La fondation de la IVe Internationale

Critique communiste. – Quand Léon Trotsky entreprend la construction de la IVe Internationale en 1933, il rompt avec son attitude précédente qui consistait à travailler au redressement des sections de l'IC.

Plusieurs groupes importants, centristes de gauche ou droite, s'étaient opposés à Trotsky sur cette tactique, considérant dès 1929 que l'Internationale stalinisée était d'ores et déjà irredressable, que l'appareil bureaucratique du stalinisme la tenait trop fermement en main. Ne peut-on dire que la première tactique de Trotsky a été largement erronée, que les groupes centristes ont eu raison contre lui sur ce plan là, et que le fait d'y insister a contribué à accumuler quelques obstacles supplémentaires sur la voie de la construction d'une Internationale révolutionnaire ?

Pierre Broué. – Il faut d'abord rappeler qu'en faveur de la construction immédiate de nouveaux partis communistes indépendants, il y a non seulement des groupes en Europe, mais il y a aussi une fraction de l'ancienne opposition unifiée en Union soviétique : la discussion sur ce thème s'est déroulée dans les camps aux environs de 1930...

Alors peut-on en tirer la conclusion que les centristes avaient raison sur ce point contre Trotsky ? Personnellement, je ne le crois pas. Il est vrai que la dégénérescence était profonde, et que le temps

qui passait, avec les défaites qui s'accumulaient, ne pouvait que rendre au fur et à mesure plus problématique le redressement. Mais la proposition de Trotsky là-dessus, au fond, est très simple : on ne change pas de parti comme on change de chemise et, avant de s'engager dans une tâche aussi écrasante, aussi difficile que la construction d'une nouvelle Internationale, il faut épuiser toutes les possibilités historiques, même les plus ténues, de redressement des organisations existantes. C'est si vrai que, même en 1933, la décision de tourner, s'étale au fond, comme vous l'avez lu dans le tome I des *Œuvres*[1], entre mars et juillet. Trotsky proclame d'abord la faillite du KPD, le PC allemand. Ensuite, dans la mesure où l'Internationale a démontré qu'elle n'était qu'un cadavre, il en tire trois mois après les conclusions.

Il analyse bien, dans un texte qu'on a publié dans le premier volume, en expliquant : que ce serait le médecin qui abandonnerait le malade et qui ne lutterait pas jusqu'à son dernier souffle ? L'édification d'une nouvelle Internationale révolutionnaire est une tâche historique d'une immense ampleur, on ne peut l'entreprendre qu'avec l'*absolue certitude* qu'il y a eu faillite.

Cela dit, tu as raison de rappeler que ce combat a provoqué des obstacles et a laissé des résidus dans le combat pour la construction de la IVe Internationale. Pour prendre un exemple : je pense que Nin a été tout à fait persuadé qu'il avait raison de vouloir entreprendre le travail de construction du parti indépendant plus tôt, contre l'avis de Trotsky, celui-ci étant persuadé qu'en réalité Nin n'avait qu'une vision « espagnole » de la construction de l'organisation révolutionnaire. – Je pense que sur ce point, Trotsky avait raison contre Nin.

Critique communiste. – Le problème, concernant les partis, est de savoir ce qu'on entend par dernier souffle. Les partis ouvriers réformistes – social-démocrates et staliniens – sont les produits historiques de tout un développement de la classe ouvrière. Les travailleurs conscients les reconnaissent comme leurs, même lorsqu'ils ont beaucoup à leur reprocher. Ils ne s'en détournent pas facilement, c'est sans doute pourquoi Trotsky hésite si longtemps avant d'abandonner la perspective du redressement. Mais après son tournant, il semble escompter une croissance rapide des sections de la IVe Internationale, au détriment des appareils réformistes. N'y a-t-il pas là une tendance à sous-estimer la profondeur de l'emprise réformiste sur la classe ouvrière européenne ?

Pierre Broué. – En fait, tu poses deux questions : il y en a une sur

les organisations traditionnelles – pour moi les staliniens ne sont pas « réformistes » – comme produit historique de l'activité de la classe ; et il y a une question de rythme auquel la classe peut s'ordonner sur de nouveaux axes. Cette question de rythme me frappe beaucoup dans le travail que je suis en train de faire en ce moment, parce que je constate, sous la plume de Trotsky, des analyses qui font apparaître des tendances qui commencent seulement à revêtir une réalité sous nos yeux, aujourd'hui, et qui étaient vraisemblablement, quand Trotsky les percevait, à l'état d'éléments quasi impalpables...

C'est-à-dire qu'il y a incontestablement une tendance chez Trotsky à envisager les évolutions comme plus rapides, plus resserrées, qu'elles ne le sont en réalité. Bien que, lorsque la question lui est posée très brutalement (je pense par exemple à une interview d'Anita Brenner dans le troisième volume des *Œuvres,* aujourd'hui sous presse : elle lui demande si la période de transition va être une question d'années ou de générations, il lui répond : « de générations »). Ce qui prouve que lorsqu'on lui posait frontalement la question du rythme, il donnait des réponses qui envisageaient un rythme long et un rythme lent.

Je ne crois pas que Trotsky ait jamais sous-estimé les partis traditionnels en tant que produit des activités du mouvement des masses, et leurs appareils en tant qu'obstacles considérables à la révolution. Il souligne, par exemple, les illusions, disons gauchistes de manière générale, qui ne voient pas que dans toutes les périodes de montée révolutionnaire, ce sont les organisations traditionnelles qui se renforcent d'abord.

A partir de 1933, son fil conducteur, c'est : il faut construire la IVe Internationale, il faut l'instrument de cette lutte, sinon il n'y aura pas la réorganisation du mouvement ouvrier sur de nouveaux axes, mais décomposition, réaction, défaite catastrophique. L'idée, c'est qu'il faut se battre. On peut la résumer en disant « fais ce que dois, advienne que pourra »...

Critique communiste. – Quand il entreprend la construction de la IVe Internationale Léon Trotsky ne considère pas les groupes de l'Opposition de gauche, détenteurs du programme révolutionnaire, comme le noyau de la nouvelle Internationale révolutionnaire. Il place de grands espoirs dans les groupes centristes de toutes natures qui existent dans la plupart des pays européens à l'époque ; il les considère comme des éléments nécessaires et souhaitables du futur parti révolutionnaire. Et il fixe comme tâche aux groupes de l'Opposition de gauche, un travail de transformation de ces partis

centristes en partis marxistes-révolutionnaires. N'y a-t-il pas là une conception opportuniste de la construction du parti ? N'y a-t-il pas là aussi (seconde question), de larges illusions sur la nature de ces partis centristes ?

Pierre Broué. – Tu as raison quand tu dis qu'il ne pense pas que les groupes d'Opposition de gauche soient en quelque sorte les noyaux uniques de la future Internationale. Il dit par exemple, dans une lettre à Marceau Pivert, en 1935 : « les Trotskistes sont une fraction de l'Internationale qui se construit ».

Critique communiste. – Mais comment expliques-tu cette attitude vis-à-vis des noyaux de l'Opposition de gauche ?

Pierre Broué. – Je vais te provoquer un peu plus : Trotsky écrit dans le volume 3 que nous publions, en jugeant de manière comparative la situation en Autriche où il y a un noyau trotskiste et en Hollande où il n'y a rien : au fond, en Hollande, la situation est favorable puisqu'il n'y a pas de section de l'Opposition de gauche, alors que en Autriche, la situation est mauvaise, parce que nous avons tout saccagé par nos sectarismes et nos querelles, et maintenant nous n'avons plus aucun prestige auprès des travailleurs... Si on prenait cette petite phrase, et qu'on la généralisait, on en conclurait que malheureusement il y avait en Europe un certain nombre de noyaux de l'Opposition de gauche, ce qui fait que l'évolution de la IVe Internationale s'est produite plutôt dans le sens autrichien que dans le sens hollandais...

En réalité, c'est tout différent. Je crois que, d'abord Trotsky n'attend que peu de chose de l'évolution proprement dite de ces formations centristes, ou, plus exactement, il pense qu'elles sont allées par leur propre mouvement, c'est-à-dire par leur propre rapport avec le mouvement des masses, aussi loin qu'elles pouvaient aller. Il attend un résultat positif du combat pour les gagner, de la lutte politique, pour leur transformation ou leur destruction; et dans sa correspondance, notamment avec Held, au sujet du bloc des quatre, et au sujet des Hollandais, de l'OSP et même à certains égards du RSP de Sneevliet, il dit : il ne faut pas s'imaginer que maintenant qu'ils ont accepté le cadre et l'orientation que nous proposions, la bataille est terminée : elle ne fait que commencer; c'est une bataille qui sera longue, il va falloir éclairer, aviver leurs contradictions, travailler à leur différenciation interne, assurer leur progression, etc. Et c'est vrai qu'il est toujours résolument optimiste : il pense que dans la

mesure où les trotskystes combattent pour exprimer le mouvement des aspirations des masses, combattent dans le sens de l'organisation du parti pour la révolution prolétarienne, il pense que les éléments centristes qui ont amorcé la rupture avec la social-démocratie et le stalinisme peuvent être gagnés.

Tu poses la question de savoir s'il y a eu de la part de Trotsky des illusions sur les partis centristes. La première chose que je dirai, si je prends par exemple le cas du SAP[2], c'est qu'on peut dire qu'il y a eu illusion, puisque Trotsky a pensé pendant toute une période que le SAP pourrait devenir un des piliers de la IVe Internationale – et le SAP, en réalité, est devenu une des plus lamentables organisations de la politique du Front populaire... Mais Trotsky disait : attention ! comment pouvons-nous le savoir ? Comment le savoir, si nous ne les éprouvons pas, si nous ne menons pas la bataille... Cela rappelle ce qu'il dit ailleurs : « c'est seulement l'agitation qui permet de prendre le pouls des masses ».

Les partis centristes, c'est la même choses, il faut les éprouver, et, de toute manière, c'est un combat qu'on ne peut pas ne pas mener, puisque ces gens là, par leur position centriste constituent un obstacle sur la voie de la construction du parti révolutionnaire. Donc le parti révolutionnaire ne peut pas les contourner, les éviter, il doit essayer de les conquérir, donc de les détruire en tant que partis centristes. Pour le SAP, comme d'ailleurs pour la IIIe Internationale, la méthode de Trotsky consiste à aller jusqu'au bout, jusqu'à ce que soit faite la preuve que ces organisations ingagnables, irredressables, sont, comme il dit « centristes ossifiés ».

Critique communiste. – Est-ce que tu peux préciser comment Trotsky concevait, dans le cas d'espèce, puisque c'est le cas effectivement le plus frappant, la bataille pour faire évoluer le centrisme, pour le gagner ?

Pierre Broué. – La première bataille, il l'avait gagnée avec la déclaration des quatre, signée,... avec l'Opposition de gauche, par le SAP allemand, qui était un parti de double origine en quelques sorte, puisque son point de départ en 1931 c'était une scission de gauche de la social-démocratie, et que ce parti avait été conquis par une minorité de communistes de droite, le KPO[3], avec notamment Walcher et Frölich ; et ce parti qui s'était développé (qui a été un parti plus important que les organisations révolutionnaires actuelles). Ce parti, en 1933, a enregistré la faillite des deux Internationales et a accepté de s'engager dans la voie de la IVe Internationale. De même que deux partis hollandais : le RSP de Sneevliet

qui avait été créé antérieurement, et l'OSP qui était un parti social-démocrate de gauche.

Donc, ces quatre organisations s'étaient engagées sur la ligne de la IVe Internationale. Qu'est-ce que Trotsky leur proposait ? La discussion en commun du programme, l'effort pour gagner d'autres organisations au programme, et il avait mis en place, avec la « déclaration des quatre », le bloc des quatre pour la IVe Internationale, le cadre qui les obligeait à se définir, à éclater ou à se rallier, en tout cas à avancer. Et si le SAP s'est dérobé et a fini par rompre, tout de même le gros de l'OSP et du RSP ont été gagnés et sont devenus ensuite membres de l'Internationale. Il est donc faux de dire que l'action en direction des centristes a été un échec total : ce ne fut qu'un échec partiel, avec le SAP. Trotsky avait pensé conquérir le SAP par la fusion très rapide entre le SAP et la section allemande de l'Opposition de gauche, fusion qui avait été préparée par des travaux en commun (notamment le travail clandestin d'entreprise dans l'Allemagne nazie), mais c'est peut-être à ce moment-là que les dirigeants du SAP ont précisément reculé. Et le SAP s'est intégré dès 1936 dans le Front populaire allemand! Front populaire au-dessous de tout...

Là encore, il est faux de parler d'illusion, c'est un combat qu'il fallait mener pour savoir exactement ce qu'on pouvait en attendre et on ne pouvait pas s'en dispenser.

Critique communiste. – En tout cas, il n'est rien de plus étranger à la démarche de Trotsky que de compter sur le développement organique – sur le gonflement à la façon de la grenouille – des noyaux trotskystes initiaux...

Pierre Broué. – Cette conception lui était totalement étrangère. D'autre part il a, dès le début, – c'est très marqué en 1933 et plus encore en 1934 – le souci suivant : nos organisations ont été, par la force des choses, des groupes propagandistes, nous avons formé des cadres théoriques, mais nos organisations ne savent pas travailler dans les masses, ne sont pas liées aux masses, et c'est notamment en travaillant, en luttant pour construire le parti qu'elles vont se tremper, s'éprouver, etc. Et une des raisons de l'entrisme de 1934, c'est cette préoccupation : comment allons-nous devenir autre chose que ce que nous sommes c'est-à-dire des groupes propagandistes... Mais il ne croit pas à l'idée du parti-processus – il la combat au contraire de toutes ses forces, il ne pense jamais que le simple gonflement aboutira à construire le parti. Par exemple, dans une lettre de Ruth Fischer, début 1935, que nous publierons

dans un prochain volume des *Œuvres*. Ruth Fischer est la zinoviéviste de service, elle a brisé le « Leninbund » en capitulant quand Zinoviev a capitulé ; début 1934, elle approche Trotsky : elle veut rentrer dans la Ligue Internationale, les Allemands s'y opposent.

Trotsky discute avec elle et dit : « je propose la cooptation de Ruth Fisher au Secrétariat international », alors qu'elle n'est pas membre de la section allemande ! Et il dit pourquoi : « parce qu'elle peut nous apporter beaucoup, parce qu'elle est un élément étranger à nous puisqu'elle est zinoviéviste, parce qu'elle va faire du travail et nous ouvrir les fenêtres... Ça échouera peut-être, camarades, c'est vrai, il faut faire cette expérience pour le savoir » – Il a fait cette expérience qui a d'ailleurs été un échec puisqu'un an après Ruth Fischer repartait, mais on a là l'illustration de son point de vue : ça n'est pas le développement mécanique des groupes, c'est une fraction qui se bat partout où elle le peut, au milieu d'organisations centristes si c'est nécessaire, dans les masses toujours.

Et après la Conférence des quatre et le bloc des quatre, il passe à la « Lettre ouverte », qui est rédigée en fait début 1935, et où on recommence l'expérience à un niveau supérieur, puisque maintenant on a gagné les Hollandais, que le Parti hollandais unifié est un des éléments qui signent la lettre, il y a des Américains qui ont été gagnés, le groupe de Muste, etc. Dans cette période, c'est constamment la même méthode qui est employée.

Critique communiste. – Quel rapport cela implique-t-il au programme ? Parce que coopter Ruth Fischer, zinoviéviste, au Secrétariat de la IVe Internationale, cela implique des concessions sur le programme...

Pierre Broué. – Non. Parce qu'on élabore le programme ensemble, on se bat. Il y a au moins deux traces dans les écrits du combat de Ruth Fischer et de Trotsky (j'espère qu'on en trouvera davantage quand les archives d'Harvard seront ouvertes) : ce sont les appréciations divergentes qu'ils ont portées tous les deux sur la question nationale et coloniale à propos des thèses des camarades d'Afrique du Sud – la fameuse lettre de Trotsky, en avril 1935, sur la question nationale qui est un document capital – et d'autre part, par rapport au Front populaire, puisque Ruth Fischer et ses amis s'opposaient au mot d'ordre de Trotsky, proposé à l'époque, « les radicaux hors du Front populaire » et elle leur proposait, « le Front populaire au pouvoir ». C'est d'ailleurs sur ce point

que s'est fait la rupture, mais après un débat sur le programme.

Critique communiste. – Et dans les rapports avec le POUM ?

Pierre Broué. – Oui, il y a une vieille légende qu'il faut absolument liquider, car elle est très néfaste, entretenue par des gens malveillant bien que propagée par de simples ignorants : Trotsky et le Secrétariat de l'Internationale n'ont pas rompu avec Nin, parce que Nin est rentré dans le POUM ; ça n'est pas vrai ! C'est vrai que Trotsky aurait préféré la solution de l'entrée dans le Parti socialiste espagnol ; c'est vrai que, pour lui, l'entrée de Nin et de la gauche communiste espagnole dans le POUM aboutissait à la constitution d'un parti qu'il considérait comme dangereusement opportuniste, notamment par ses liens avec la bourgeoisie catalane, et son caractère finalement peu espagnol. Tout cela est exact. Mais les documents ne laissent aucun doute. Par exemple, dans son entretien avec le Canadien Robertson (pseudonyme du poète canadien Earle Biracy), Trotsky explique : maintenant en Espagne les trotskystes se trouvent dans un parti unifié, centriste, le POUM, et comme les trotskystes dans le parti hollandais ou le parti américain, dans ces partis affiliés pour le moment au bureau de Londres, ils ont à se battre pour la signature de la « Lettre ouverte », pour la constitution de la fraction de la IVe Internationale, pour l'adhésion de ces partis à la IVe Internationale.

C'est si vrai, qu'à quelques semaines près, lorsque Trotsky reçoit Robertson et lui explique cela, Rous est à Barcelone, fait un rapport que j'ai publié en annexe dans *la Révolution espagnole* : le camarade Nin m'a dit ça, ils vont se battre, etc. La rupture se fait beaucoup plus tard, en janvier 1936, quand le POUM signe le programme électoral des gauches et le Front populaire.

Tu m'as dit tout à l'heure : l'attitude de Trotsky par rapport au POUM apparaît comme très sectaire. Attention aux dates ! Parce que au mois d'août 1936, où le prolétariat espagnol est debout, armé, mobilisé, avec un niveau d'activité et de conscience qui fait que Nin disait qu'il était en avance sur les prolétaires de la révolution russe (Trotsky d'ailleurs disait la même chose), à ce moment-là, Trotsky n'a pas cette attitude là vis-à-vis du POUM. C'est le moment où il écrit cette fameuse lettre à Rous, par Fosco, qui n'est jamais arrivée parce que la police secrète italienne s'en est emparée, et où il dit : enterrons le passé, allons-y, avançons !, où il envoie son premier article à *la Batalla,* etc.

Il y a tout de même, après cette lettre, le fait que Trotsky va être détenu en Norvège, absolument coupé de tout. Et lorsqu'il a

de nouveau accès aux documents, à la vie politique, c'est à son débarquement au Mexique. A ce moment la situation a profondément changé : le POUM a participé au gouvernement de la Généralité catalane, à la dissolution des comités... A partir de ce moment-là, Trotsky va mener ce qu'on peut appeler une bataille pour l'exemple, parce qu'il sait très bien qu'il n'a pas, en Espagne, l'instrument que serait une organisation même petite puisqu'il n'y a pas dix bolcheviks-léninistes en Espagne.

Par rapport à l'Espagne, ce qui lui reste alors à faire, c'est de dire : voilà ce à quoi mène la politique du Front populaire, mais il n'a pas la possibilité de faire la démonstration d'une ligne alternative du fait qu'il n'y a plus d'organisation marxiste-révolutionnaire en Espagne.

Après sa bataille politique contre le POUM, il lui rend hommage en disant : c'était le parti centriste le plus sérieux, le plus honnête. C'est vrai que c'est à lui qu'il a porté les coups les plus rudes, à la fois parce que c'est là que l'enjeu était le plus grand, et dans des circonstances où il ne pouvait faire avancer la conscience de l'avant-garde que de cette façon. Mais, finalement, il n'y a pas de différence qualitative dans le comportement qu'il a eu avec le POUM et avec les autres organisations centristes : il a cherché à le gagner... dans la lutte.

Critique communiste. — En ce qui concerne la fondation, la proclamation de la IVe Internationale proprement dite, il y a eu au sein même de l'Opposition de gauche un débat assez sévère sur l'opportunité et sur les modalités de cette proclamation, est-ce que l'évolution ultérieure n'a pas infirmé les espoirs de Léon Trotsky, et donné partiellement raison à ceux qui, avec Isaac Deutscher, considéraient que la proclamation de l'Internationale était un acte assez arbitraire, artificiel et en tous les cas prématuré ?

Pierre Broué. — Là aussi, il y a beaucoup de légendes. Je vais partir de deux éléments : en 1936, on dispose d'un certain nombre de lettres de Trotsky, notamment une lettre à Victor Serge, que Michel Dreyfus a publiée[4], dans laquelle Trotsky explique en substance : « Un futur Riazanov (Riazanov c'est le marxologue russe) s'occupera certainement de déterminer à quel moment nous avons fondé la IVe Internationale ; j'avoue que c'est une question qui ne m'intéresse pas : nous construisons la charpente, nous commençons à élever les murs, nous y avons mis un drapeau qui s'appelle la IVe Internationale, voilà ce que nous faisons. »